

## CAFÉ PHILO du mercredi 18 novembre 2015 à l'Entracte: LA RELIGION.

Religio en latin signifie: l'exacritude à remplir ses devoirs, le scrupule, la crainte au sens de respect de ce qui nous dépasse, le sentiment religieux.

Religo signifie: lier, attacher, relier. Un lien vertical est nécessaire pour soutenir le lien horizontal qui rapproche et unit les hommes. En témoignent par exemple le village construit autour du clocher de l'église, ou le symbole de la croix, dont le montant vertical supporte la poutre horizontale. Nous ne sommes tous frères que si nous sommes reliés à un même Père.

Trois grandes religions monothéistes: le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le bouddhisme, religion sans dieu, est parfois aussi considéré comme une philosophie. Ces religions se distinguent des religions païennes, grecque ou romaine par exemple, qui divinisent les éléments de la nature, et de l'animisme, croyant aux forces qui animent cette nature. Si la nature n'est pas divinisée, il devient possible à l'homme de l'observer, de la transformer, et de participer ainsi au travail de la création. D'où un plus grand développement des techniques et des sciences.

La religion est-elle nécessaire pour instaurer la paix? N'est-elle pas plutôt à l'origine de multiples guerres?

L'empereur Constantin, chrétien, arrête les persécutions et s'appuie sur la religion chrétienne, qui avait pris de l'ampleur, pour stabiliser l'empire. La religion, imposée, est ainsi utilisée à des fins politiques pour instaurer la paix, au détriment de la liberté de conscience, désormais interdite. Les raisons sont alors politiques et non plus religieuses.

Le christianisme, pourtant, sépare bien le domaine de la religion et celui de la politique: "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu" dit le Christ. Si l'impôt doit être payé à César, aucun culte toutefois ne doit lui être rendu, ce qui, déjà, justifie la laïcité de l'Etat.

Quelques Sourates du Coran incitent à la guerre tandis que d'autres prônent la paix: là encore ne s'agit-il pas de "récupération" politique, selon les périodes historiques traversées?

Comme toute loi, la loi religieuse est transgressée. L'exemple a été pris du pape François cherchant à rectifier les abus de la Curie et à la réformer, tout en pratiquant une ouverture vers ceux qui se sont éloignés de la religion, voire en ont été exclus, ou s'en sont sentis exclus. Car le principe de la religion chrétienne n'est pas le jugement mais la "miséricorde, fondée sur l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Mais a-t-on vraiment besoin d'une religion et pourquoi? A quoi sert-elle? N'est-elle pas, en fait, la loi du père, Dieu n'étant qu'une idéalisation du père, comme l'a expliqué Freud? Dans ce cas la morale qui en découle n'est autre, comme toute morale, que l'intériorisation des interdits parentaux eux-mêmes issus de l'éducation et donc de la société.

Il faut un capitaine sur le bateau, dit-on. La religion pourrait assurer ce rôle mais elle constitue un danger si elle devient violente car son but est de socialiser les hommes pour qu'ils vivent ensemble, de dompter l'humain en lui proposant une visée qui donne sens à sa vie. Sans quoi il peut devenir une bête féroce. Chacun n'a-t-il pas en soi cette part d'animalité? N'est-ce pas cette part, d'ailleurs, qui utilise la religion à des fins qui n'ont plus rien de religieux?

Dès le début de la vie en société apparaît le culte des ancêtres, l'idée de se regrouper autour des sépultures afin de pouvoir venir s'y recueillir, d'où l'organisation des villages. Le culte est donc lié à la culture, comme le souligne leur étymologie commune. "Quelque chose" subsiste après la mort d'un homme dont le corps donc ne devient pas un simple "déchet". La barbarie intervient précisément quand le corps n'a plus d'importance, quand tout idée de sacré a disparu.

Doit-on dire alors que les hommes deviennent des bête féroces? Leur comportement n'est-il pas d'ailleurs, pire que celui des animaux? Ce jugement apparaît trop violent et assure une bonne conscience trop facile puisque tout homme a en lui aussi une part d'ombre. Certes les faits sont condamnables mais il demeure toujours en chacun une part d'humanité qu'il faut reconnaître pour justement ne pas céder à cette "barbarie".

Référence est faite aux récents attentats du 13 novembre: les terroristes ne se sont-ils pas radicalisés

parce qu'ils n'ont pas été reconnus? Radicalisés c'est-à-dire qu'ils atteindraient une forme de fondamentalisme accompagné de violence. Accomplissent-ils ces actes violents suivis de leur propre mort dans un esprit de sacrifice et d'amour pour Allah? Ne s'agit-il pas plutôt d'une négation de la vie, de ressentiment contre la société, contre le "monde ici-bas" qu'il s'agit de nier au profit d'un "au-delà" supposé meilleur? C'est cette conception de la religion que Nietzsche qualifie de nihiliste puisqu'elle nie la valeur de la vie terrestre. Mais s'agit-il bien en réalité de la religion authentique? N'est-ce pas plutôt une utilisation de la religion à des fins idéologiques ou politiques? Car la "vie éternelle" créée par Dieu ne commence pas après la mort, qui libérerait enfin l'homme du mal, de la souffrance et du péché. La mort comme libération de l'âme échappant enfin aux limites du corps est davantage une idée de la philosophie platonicienne. La vie humaine a, dès son origine, une empreinte divine qui lui donne une valeur et une dignité inaliénables. La mort n'est pas sa finalité mais est elle-même dépassée. Tuer au nom de Dieu ne relève pas de la religion mais de son utilisation à des fins qui lui sont étrangères. Lecture a été faite du communiqué publié par les terroristes au nom d'Allah, le miséricordieux. De quelle "miséricorde" s'agit-il? Dieu ne peut être réduit à l'usage qu'en fait un groupe social ni à la conception d'une époque. La religion sert-elle à instaurer une logique de culpabilité, asservissante, dont il faudrait se libérer en agissant "par delà le bien et le mal" selon l'expression de Nietzsche? "Dieu est mort", affirme Nietzsche, c'est-à-dire qu'il n'est plus crédible, que les hommes ne peuvent plus croire à ce qu'ils en ont fait. Une réflexion critique est en effet nécessaire sur ce que signifie cette notion de "Dieu" et peut-être est-elle trop négligée dans notre société?

La foi ne se discute pas, dit-on, on l'a ou on ne l'a pas. De même qu'on ne choisit pas d'avoir un corps, on ne choisit pas d'avoir la foi. Elle est un don. La foi, pourtant, et les grands mystiques en témoignent, va de pair avec le doute. Elle est une quête plutôt qu'une certitude. Son contenu n'est pas démontrable puisqu'il échappe au domaine de la science, porte sur des réalités transcendantes. S'il s'agit bien d'un don, encore faut-il le recevoir, le faire fructifier, le partager.

Cette quête personnelle ne s'impose-t-elle pas même si nous n'avons pas la foi? De quoi a-t-on besoin pour aller jusqu'au bout de sa vie? Et d'ailleurs la foi en quoi? Peut-on vivre en n'ayant foi en rien? Foi seulement en soi-même? Le manque total de foi apparaîtrait comme l'absence de toute espérance, le désespoir: à quoi bon vivre?

La foi est en fait une relation de confiance en une personne, en une parole. La foi en Dieu permet de s'en remettre totalement à Lui, ou d'essayer de le faire, malgré les réticences humaines. La prière, relation à Dieu, apporte un bien-être, constitue une expérience particulière irréductible à un simple rituel qui serait plus ou moins obsessionnel. Il est certes difficile de faire confiance, mais cela dépend de nous.

La foi doit être distinguée de la croyance: contrairement au "croyant" l'athée "croit" que Dieu n'existe pas (a-théisme). Ils ont une réponse différente à la même question. L'agnostique croit qu'aucune connaissance ne permet de se prononcer sur l'existence de Dieu (gnose en grec signifie connaissance). Chacun, en principe, accepte que l'autre puisse croire ou ne pas croire.

Mais croire que Dieu existe n'implique pas nécessairement la religion, comme en témoignent par exemple les philosophes déistes, croyant en l'existence d'un "Être suprême", comme le "grand horloger" de Voltaire, créateur d'un univers qui n'aurait pas pu se fabriquer tout seul.

La croyance peut aussi être superstitieuse (passer sous une échelle porte malheur, par exemple). Or la religion s'oppose à la superstition car celle-ci invoque des puissances obscures étrangères à Dieu. Allumer un cierge ne relève-t-il pas de la superstition? Tout dépend de l'intention du "croyant" et du symbolisme que revêt pour lui cet acte.

"L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence". La foi relève de l'expérience individuelle, elle appartient, dit-on, au domaine "privé". Mais le culte n'est pas seulement individuel, il est social; la foi suppose une transmission, un enseignement. D'où la tentation de sa "récupération" par la société à des fins non religieuses.

La foi apparaît comme une évidence, la conscience de "quelque chose" de supérieur. Elle porte aussi

la capacité à faire l'unité de l'humain, la conscience de faire partie d'un tout (y compris les terroristes par exemple qui font partie de la part sombre de nous-mêmes).

C'est une notion universelle, celle de l'homme face à Dieu, ou face à lui-même dans une solitude permanente. La conscience n'est jamais seule lorsqu'elle est en unité avec ce qui l'entoure. "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme" mais la conscience sans science est plus difficile à aborder. Ne peut-on considérer le corps comme la plus belle mosquée qui abrite l'homme?

La "méditation" prend conscience du temps et de l'espace, du corps, du souffle, du bruit etc. au delà de la raison.

La religion ne naît-elle pas de cette unité de l'humain? Les rites des sociétés primitives retrouvent la matrice originelle. Qu'est-ce qui, d'ailleurs, en dehors de la religion, peut unir une communauté?

Qu'est-ce qui peut nous relier?

Ne manque-t-il pas dans notre société une transcendance qui nous rassemble? La question a été posée à la suite des attentats (émission: "On n'est pas couché"). Nos symboles républicains (le drapeau, la Marseillaise...) sont-ils suffisants pour fédérer un peuple?

La pyramide de Maslow situe au sommet, après le besoin de se nourrir et le besoin affectif, le besoin de reconnaissance.

Ce besoin intervient-il dans le programme de l'Etat islamique? Pourquoi l'Afrique n'utilise-t-elle pas ces méthodes? Est-ce lié à la religion? L'animisme aborde-t-il les choses et les idées d'un autre point de vue?

L'exemple est pris de l'entente entre chrétiens et musulmans dans la grande mosquée de Cordoue. La partie mosquée semble, toutefois, plus dépouillée, plus spirituelle, la religion occidentale apparaissant davantage liée aux richesses.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui est humain a besoin d'un lieu de rassemblement. Chacun est libre d'interpréter les signes selon son cadre de réflexion, selon sa liberté. La religion ne remet pas en cause l'existence de Dieu ni ses dogmes. Mais elle n'est pas en opposition avec la raison, invitée au contraire à réfléchir sur la Révélation, les textes sacrés, porteurs de la Parole divine. La raison explique le contenu de la foi qui, à son tour, éclaire la raison et lui ouvre un nouvel horizon. Cette lumière de la raison est nécessaire à la religion qui risque, sans cette réflexion, de sombrer dans l'endoctrinement. Ce même éclairage s'avère nécessaire aussi dans d'autres formes d'endoctrinement, comme celui auquel risque de nous exposer les médias et l'exigence de réactivité immédiate.

La marche dans l'esprit du pèlerinage permet justement, par exemple, cette distanciation par rapport aux événements et favorise la réflexion ou la méditation. Elle nous relie à "quelque chose" qui nous dépasse.

L'individualisme qui règne dans notre société ne crée-t-il pas un manque? Ce qu'il y a de beau dans la religion ne doit pas être rejeté. Les dix commandements restent une base fondamentale de notre société. L'amour du prochain, l'altruisme, ne sont pas toujours religieux même si Dieu le Père assure dès l'origine de notre culture, l'égalité de chacun aux yeux de Dieu et la fraternité entre les hommes.

Cette "morale" d'ailleurs est-elle universelle? Qu'appelle-t-on le bien et le mal? L'inceste par exemple n'est-il pas admis dans d'autres cultures? La religion n'a-t-elle pas eu le tort de développer la culpabilité et d'entraver ainsi notre liberté et notre créativité? Par une aberration de l'histoire, explique Nietzsche, les forts ont triomphé des faibles grâce à cette notion de culpabilité; la faiblesse est devenue "vertu" et la force "péché". L'examen de conscience toutefois a aiguisé l'esprit qu'il faudrait maintenant allier avec la force.

Force non pas physique mais puissance d'affirmation de la vie, création de nouvelles valeurs, opposées à la dévalorisation de la vie, voire à sa destruction, qui constituent la "barbarie" de notre temps.

Vivre ensemble génère des conflits, qui sont surmontés par la désignation de "boucs émissaires", explique René Girard.

Le sacrifice du Christ se présente toutefois comme l'ultime sacrifice, faisant disparaître cette pratique dans les sociétés chrétiennes. Dieu ne veut pas de "sacrifice ni d'holocauste" mais un "esprit brisé" par la violence et l'injustice, par le mal qui n'est autre que le refus de Dieu afin d'être soi-même Dieu .

Ce refus d'appartenir à un monde qui nous "dépasse" et dont nous devons respecter la nature entraîne à abuser de ce dont nous devrions seulement disposer pour vivre. Ce devoir de ne pas détruire la "nature", les écosystèmes (dont nous faisons partie) est récent puisque les moyens techniques de le faire n'existaient pas avant 20ème siècle. Ce "devoir" est-il encore un moyen de culpabiliser les "masses", d'entraver la liberté, de canaliser les désirs, de limiter la population...? Il ne faudrait pas considérer les choses selon l'image verticale d'un arbre, mais davantage sur le modèle d'un rhizome.

Quoi qu'il en soit, la religion semble l'objet d'une quête perpétuelle. Pourquoi? Est-elle liée à la quête de nos origines et de notre devenir, dont la théorie de l'évolution, peut-être ne suffit pas à rendre compte?angoisse existentielle ou question vaine? Science et religion n'ont pas à s'exclure mutuellement, mais au contraire à dialoguer dans la recherche d'un choix, libre et éclairé, du sens que nous voulons donner à la vie humaine.